Du même auteur

Gérard Depardieu, Grandeur nature, Flammarion, 2010
Michel Sardou, Les images de ma vie, Flammarion, 2011
Michel Sardou, En Chantant, Flammarion, 2012

POPculture
Collection dirigée par Laurent Chollet

Direction artistique : Paul-Raymond Cohen
Direction d'ouvrage : François Guillaume
Fabrication : Élodie Conjat-Cuvelier
Photogravure : Quat'coul
Impression : Loire Offset

Achevé d'imprimé en France, à Saint-Étienne
ISBN : 978-2-0813-0789-6
© Flammarion, 2013

Mireille Darc

Richard Melloul

Une femme libre

Flammarion



Préface

En 1983, je suis dans la loge de Michel Sardou lors de son spectacle au Palais des Congrès. Une femme entre pour féliciter l'artiste accompagnée d'Alain Delon. C'est Mireille Darc : blonde, souriante, lumineuse, plus Galia que jamais. Je sais qu'elle s'occupe de restaurer un palais à Marrakech, acquis il y a peu de temps. Personne n'a jamais vu cette demeure, dont on dit qu'elle est somptueuse. Un peu intimidé, j'ose : « Si un jour vous décidez de montrer votre maison, je serai ravi de le faire avec vous. » Sans trop y croire. La réponse est instantanée : « Je pars demain, venez avec moi. » Tellement surpris par sa spontanéité, j'arrive à bafouiller : « Euh, non, demain, j'ai un rendez-vous. » En fait, rien ne me retient à Paris. Je suis juste pris de court. Passé le moment d'hésitation, bien sûr, je prends l'avion le surlendemain.

De cette rencontre impromptue est née une amitié qui dure encore. Au fil des ans, j'ai compris qui était Mireille Darc : une femme qui ne fait rien à moitié, qui s'investit totalement dans ses projets, dont la fidélité est absolue, et dont le regard est ouvert sur l'extérieur – elle ne s'intéresse qu'aux autres. Mireille Darc est libre. Libre du passé, libre de ton, libre de sentiments. Cette liberté lui permet d'être disponible dans la seconde. Quand nous travaillons ensemble, elle donne tout, elle ne retient rien.

La vie ne l'a pas épargnée : deux opérations du cœur, un accident dramatique. Elle a su se réinventer, se reconstruire, refaire sa vie. Elle n'a jamais sombré, elle a toujours surmonté. C'est une femme du soleil.

Le secret de Mireille Darc ? L'amour de la vie. Il est présent dans chaque page de ce livre, dans chaque photo, dans chaque regard.

C'est une femme libre.

Richard Melloul



À 4 ans, mon Dieu, les choses sont simples : je suis bien, dans les amandiers. Je suis installée dans une sorte d'éternité. J'attends le soir, car c'est l'instant où je vais dormir avec ma mère. C'est un grand moment, pour moi. Parfois, je m'endors sur une chaise, non loin de ma mère, en attendant qu'on aille au lit. Couchée, je me colle contre elle, je respire son odeur, je sais que je l'aime profondément. Le manque de dialogue, le mensonge qui rôde dans la famille, ne m'empêchent pas d'éprouver pour maman une immense tendresse.



L'enfance

Mireille Darc est née le 15 mai 1938 à Toulon.
Elle y passera son enfance. Après le collège de jeunes filles,
elle entre au Conservatoire de Toulon, où elle a notamment pour condisciple
Henri Tisot. Elle en sort en 1957 avec un prix d'excellence
et décidera de devenir comédienne.

Mon enfance a été grise. Mais, quand on est enfant, tout est normal. Les hauts et les bas, les bons moments et les autres, les paysages d'été et les horizons d'automne. Les jours se suivent, les nuits s'enchaînent, rien n'est hors du commun : les catastrophes sont incompréhensibles, les guerres passent, la misère est banale. Comment un enfant pourrait-il comprendre ? Mon père, Marcel, avait ses humeurs. On ne savait jamais ce qu'il pensait, dans quel état d'esprit il serait en arrivant. Il lui arrivait de ne plus parler pendant six semaines. Puis, tout d'un coup, il reprenait la parole. Ces changements étaient très déstabilisants, pour un enfant. Ma mère, Gabrielle, était originaire des Basses-Alpes. Elle ne se plaignait jamais, elle était très forte. Même si la vie était dure, elle assumait, avec le sourire. Manquait-elle d'amour ? L'enfant que j'étais le ressentait ainsi. Toujours est-il qu'elle essayait d'insuffler un peu d'air dans la maisonnée. J'ai ce souvenir de mes petites années : une existence difficile, parfois ponctuée de petits bonheurs – une robe rafistolée, une rondelle de saucisson, un rayon de soleil. Et ce jardin que mon père cultivait, derrière la maison, combien y ai-je passé de temps ? Mon père cultivait ses légumes, tomates, pommes de terre, et j'aimais cet endroit calme où de grands amandiers poussaient. Plus tard, j'ai contacté un médium – j'ai écrit un livre sur ce sujet – pour comprendre le passé. Le doute, alors, s'est établi : mon père est-il réellement mon père ? Pendant un temps, cette interrogation m'a hantée. Mais aujourd'hui, j'ai fait la paix avec mon père. C'est lui qui m'a élevée, malgré les

J'ai 5 ans. Le ruban dans les cheveux, ma mère y tenait beaucoup.



Avec Maurice et dans les bras de Roger (1938).
Avec ma mère dans le jardin de de la maison (1938).

difficultés de la vie. Mon père, Marcel Aigroz, est resté mon père, dans mon cœur et dans ma tête. Le doute ne me fait plus souffrir. Il fait partie de ma vie, profondément. J'ai interrogé ma mère, sans la brusquer, plus tard. Cette femme qui a respecté son mari envers et contre tout, ne m'a pas répondu.

Il y avait un malaise entre moi et mon père. Ce qui n'empêchait pas la tendresse. Nous allions en ville, parfois. J'ai même une photo où il me tient par la main, et je vois, sur cette image, un père et une fille heureux d'être ensemble…

Nous vivions dans une maison désordonnée, où je voyais ma mère prendre, rarement, quelque repos. Elle était vaillante, ma mère. Je la regardais avec admiration. Quand une cliente entrait, faisant sonner le rideau de perles de bois, elle se levait, se mettait à sourire, et servait la visiteuse, avec gentillesse. Les légumes de mon père étaient vendus à l'épicerie et nous permettaient aussi de troquer, avec les voisins : un peu de beurre, un peu de viande. Ma mère, probablement, ne mangeait pas à sa faim, elle donnait tout à ses enfants. Elle pouvait offrir deux dahlias ou deux tomates à une voisine, et on louait sa gentillesse. La route, devant l'épicerie, n'était pas large : il fallait faire attention, en sortant. Les voitures et les camions qui passaient faisaient bouger le rideau de perles de bois, qui tintaient. On entendait aussi la clochette du tramway, qui passait devant la maison, régulièrement. Le chauffeur disait ainsi bonjour à ma mère : ding, ding, ding. C'était comme une petite musique… Le tramway a disparu, mais la maison, aujourd'hui, existe encore. Et les amandiers, qui sont des arbres qui ne vivent pas vieux, sont toujours là. Quand je passe à Toulon, je ne manque jamais d'aller les voir.

Nous étions pauvres, mais mes parents n'avaient pas honte de cette pauvreté.

Deux frères aînés, une petite épicerie à Toulon, un lopin de terre, une maison : la famille Aigroz était riche d'espoirs, mais de rien d'autre. Ma mère, si jolie à regarder,



Dans les bras d'une voisine. Avec Roger (à g.) et Maurice (1942). En costume traditionnel niçois, avec une petite voisine, Monique.

si racée, aurait pu être bohémienne. Presque quadragénaire, elle faisait de son mieux : je la revois avec des pinces entre les lèvres, étendant le linge à sécher dans le jardin. Les draps mouillés étaient lourds, et le linge traînait, dans la maison. Ma mère n'avait guère de temps. Elle était surtout derrière la caisse de l'épicerie. Dans une cabane de planches et de tôle, il y avait quelques sacs de pois cassés, des boîtes de poudre Lux, du savon en paillettes. Mais, surtout, il y avait des amoncellements : de pommes, de salades, de patates, de tomates. C'était une toute petite boutique, qui avait du mal à nous faire vivre, mais qui avait le mérite d'exister. Il n'y avait pas le confort moderne, mais qu'importe ? L'électricité ? Même pas en rêve. L'eau courante ? Bon pour les bourgeois. L'eau chaude ? On s'en était passé depuis des siècles, on s'en passera encore. Le magasin était une épicerie à l'ancienne : les odeurs se mêlaient, café, fruits, poussière. C'est là que les mères de famille se rencontraient, bavardaient, le cabas à la main, et échangeaient quelques potins. L'épicerie, thermomètre du quartier. Ma mère, sans cesse, travaillait. Au magasin, ou bien pour la maison. Les rares moments de liberté, elle les mettait à profit pour récupérer.

D'où suis-je issue ? Le passé de la famille, on n'en parlait pas. Ma mère évoquait parfois son frère, Baptistin, qui avait fait la Grande Guerre. Mais c'est tout : les racines avaient peu d'importance. Parfois, j'avais droit à des confidences sur ma grand-mère, qui était une femme de la campagne, et qui s'était épuisée dans les travaux de la ferme. Il y avait des bergers dans la famille, dont Baptistin, et plus tard, quand je me rendrai dans le village de ma mère, j'y constaterai une chose : l'extrême misère de cette vie. Bêtes et gens vivaient ensemble – pour garder la chaleur. Du côté de mon père, la famille était suisse, d'Yverdon, dans le canton de Vaud : paysans, aussi, mais moins miséreux. Le frère de mon père était charpentier. Mon père, lui, se destinait à l'horticulture, dans sa jeunesse… L'examen du passé s'arrêtait là. D'où venaient les Aigroz ? Quelle était l'origine de la famille de ma mère ? Personne n'en parlait. C'est comme si nous étions nés par génération



Les jours passent. Les mois défilent. Je cherche comment sortir de mon cocon. Henri Tisot, un soir, me demande : « Tu vas bien finir par aller à Paris, hein, Mireio ? » Il a raison, je sais que c'est le but. Je n'ai jamais été à Paris. Je n'ai même jamais été à Marseille. Mon horizon est étroit, mais mes ambitions dépassent mon regard. Oui, je vais aller à Paris, un jour. Je verrai la tour Eiffel et la Comédie-Française. Et j'aurai de beaux rôles, c'est sûr. Mais ce ne sera pas aisé, tout le monde me le répète.

Crédits photographiques

P. 44 - Dans une église à Paris © Corbis © Manuel Litran/Corbis ; p. 45 - Devant le métro parisien © Corbis© Manuel Litran/Corbis ; p. 47 - Séance photo © Umberto Guidotti/DR ; p. 52, 53 - septembre 1961 © Alain Adler/Roger Violet ; p. 55 - 1965 © Dominique Gonot/INA ; p. 62 - Monsieur © Sunset Boulevard/Corbis ; p. 64 - La Bride sur le cou © Rue des Archives/AGIP ; p. 66 - Pouic-Pouic, Collection Christophel © Story films/Erde ; p. 67 - Monsieur, Collection Christophel © Films Copernic/Les films Corona/Zebra films ; p. 68 - Sur le tournage d'À belles dents © Philippe Le Tellier/Paris Match/Scoop ; p. 69 - 1963 © Claude James/INA ; p. 71 - Monsieur, Collection Christophel © Films Copernic/Les films Corona/Zebra films ; p. 71 - Photo Finish, © Rue des Archives/AGIP ; p. 74, 75 - Des pissenlits par la racine, Collection Christophel © Cocinor ; p. 80 - La chasse à l'homme ©Rue des Archives/collection CS/FF ; p. 81 - Les barbouzes © Rue des Archives/AGIP ; p. 82 - Les barbouzes, Collection Christophel © Gaumont ; p. 83 - Les barbouzes, Collection Christophel © Gaumont ; p. 86 - Les Bons Vivants, Rue des Archives ; p. 87 - Galia, Collection Christophel ©Athos films ; p. 88 - Galia, Collection Christophel ©Athos films ; p. 98 - Galia, Collection Christophel ©Athos films ; p. 95 - Séance photo, 1982 © Benjamin Auger/Paris Match/Scoop ; p. 96, 97 - Séance photo, 1974 © Alain Dejean/Sygma/Corbis ; p. 98 - Lautner et Darc © Rue des Archives/AGIP ; p. 99 - Mireille © Alain Dejean/Sygma/Corbis ; p. 102 - L'anniversaire © François Pages/Paris Match/Scoop ; p. 103 - Ru Riffifi à Paname, Collection Christophel © Comacico ; p. 104 - Ne nous fâchons pas, © Rue des Archives/AGIP ; p. 105 - La grande sauterelle, Collection Christophel © Gaumont ; p. 109 - Week-end, © François Gragnon/Paris Match/Scoop ; p. 110 - Week-end © Collection Christophel © Les films Copernic/Comacico/Lira films/Ascot cinerao ; p. 111 - Week-end © Rue des Archives/AGIP ; p. 113 - 1966 © Philippe Le Tellier/Paris Match/Scoop ; p. 114 - Madly, Collection Christophel © Adel productions ; p. 117 - Fleur d'oseille, Collection Christophel © Speva films ; p. 119 - Jeff, Collection Christophel © Warner Bros/Seven arts/Adel productions ; p. 124 - Jeff, Collection Christophel © Warner Bros/Seven arts/Adel productions ; p. 125 - Première du film Phèdre de Pierre Jourdan a l'Opéra de Paris © Jean-Claude Deutsch/Paris Match/Scoop ; p. 124 - Jeff, Collection Christophel © Warner Bros/Seven arts/Adel productions ; p. 129 - Première du film Phèdre de Pierre Jourdan a l'Opéra de Paris © Jean-Claude Deutsch/Paris Match/Scoop ; p. 130 - Sur le tournage de L'Homme pressé © Georges Beutter/Paris Match/Scoop ; p. 133 - Gonflés à bloc © Paramount/Getty Images ; p. 136 - Elle ne boit pas… Collection Christophel © Gaumont internatonal ; p. 139 - Madly, Collection Christophel © Adel productions ; p. 141 - Avec Lautner, © Paris Match ; Melville/Darc/Delon Collection Christophel © DR ©; Il était une fois un flic, Collection Christophel © Gaumont ; Avec Georges Lautner, © Rue des Archives/AGIP ; p. 142 - Mireille Darc, Alain Delon © Daniel Angeli ; p. 143 - Le retour du grand blond, Collection Christophel © Gaumont international ; p. 146 - Le retour du grand blond, Collection Christophel © Gaumont international ; p. 147 - Le grand blond avec une chaussure noire, Collection Christophel © Gaumont international ; p. 148 - La valise, Collection Christophel © Gaumont distribution ; p. 149 - La valise, Collection Christophel © Gaumont distribution ; p. 156 - Rendez-vous avec Alain Delon pour ses 41 ans © Benjamin Auger/Paris Match/Scoop ; p. 157 - Rendez-vous avec Alain Delon pour ses 41 ans © Benjamin Auger/Paris Match/Scoop ; p. 160 - Le téléphone rose, Collection Christophel © Gaumont international/Production 2000 ; p. 161 - Les ringards, Collection Christophel © Les films de l'Alma/Société française de production ; p. 161 - L'homme pressé, Collection Christophel © AMLF ; p. 162 - Sur le tournage de L'Homme pressé © Benjamin Auger/Paris Match/Scoop ; p. 163 - Sur le tournage de L'Homme pressé © Georges Beutter/Paris Match/Scoop.

P. 8, 10, 11, 15, 23, 27, 28, 29, 31, 36, 37, 39, 42, 50, 59, 65, 137, 138, 140 © Collection personnelle de Mireille Darc/DR.

Toutes les autres photographies présentes dans ce livre : © Richard Melloul.